

Séance n°2 (13/11/03) : les durkheimiens et la question des relations entre ville et société.

Introduction

La dernière fois, nous avons vu ce qu'était un fait social. (« ... manières d'agir, de penser et de sentir, extérieures à l'individu, et qui sont douées d'un pouvoir de coercition en vertu duquel elles s'imposent à nous »). Une question qui se pose maintenant est de savoir dans quelle mesure la ville, les bâtiments, sont des faits sociaux, c'est-à-dire dans quelle mesure ils sont conditionnés par la société qui les environne. Certes, bâtiments et ville ne sont à proprement parler ni des manières d'agir, ni des manières de penser, ni des manières de sentir. Mais ce sont peut-être des manières d'agir devenues manières d'être : l'endroit où nous habitons est souvent construit à notre image, en fonction de nos besoins. Pour reprendre l'exemple de la mosquée vu la dernière fois, ce bâtiment entend répondre à un besoin de certains habitants du quartier.

Mais on peut se demander aussi si ce ne serait pas plutôt le contraire : est-ce que ce ne sont pas les bâtiments, la ville, qui déterminent un peu les façons de vivre de leurs habitants ? En résumé, est-ce la société qui conditionne les bâtiments ou les bâtiments qui conditionnent la société ?

Cette question s'est posée très rapidement à Durkheim et à ceux qui ont travaillé avec lui, qui ont prolongé ses réflexions, et que par commodité on nomme les durkheimiens. Deux d'entre eux s'y sont particulièrement intéressés : Maurice Halbwachs et Marcel Mauss. En outre, ce sont des questions qu'on n'a cessé de se poser jusqu'à aujourd'hui et qu'on se pose encore aujourd'hui.

On peut y esquisser une réponse en 3 temps :

- 1) Influence de la ville sur la société
- 2) Influence de la société sur la ville
- 3) Comment fonctionnent les interactions entre les deux.

I. Influence de la société sur la ville et sur l'habitat

A. Halbwachs et la topographie légendaire des Evangiles en terre sainte

- Il y a à Jérusalem des vestiges qu'on associe à la vie de Jésus
- On a ainsi construit une sorte de topographie
- Mais ces lieux ont constamment bougé : à l'occasion des croisades, ... en fonction des besoins des groupes sociaux sur le terrain, on a indiqué d'autres emplacements pour les mêmes événements.

B. L'haussmannisation de Paris, commandée par une demande sociale ?

Halbwachs : *Les expropriations et le prix des terrains à Paris (1860-1900)*

- le contexte : 2nd Empire. Percement de nouveaux axes, de nouvelles rues, construction de nouveaux immeubles par le préfet Haussman à Paris. Raconté dans Zola : *L'argent*
- une explication politique :
 - Napoléon III a peur du Paris des révolutions, il veut rendre plus facile le maintien de l'ordre
 - On veut afficher les signes de la prospérité économique (c'est aussi l'époque où nombre de monuments neufs sont construits, et marqués du « N » de Napoléon, comme certains ponts)
- Une explication hygiéniste : il s'agit de désengorger la capitale en construisant de nouveaux axes de circulation ; de détruire des maisons insalubres, vues comme causes de maladies, en les remplaçant par du neuf.
- Les réalisations :
 - il s'agit **d'éventrer le centre** ; sans épargner les monuments anciens, il trace inexorablement de **grandes percées rectilignes** {image 1} bordées de **hauts immeubles de pierre de taille où doit loger la classe aisée**.
 - *1. Le premier réseau (1855-1858)* {afficher image 2 et la commenter}
 - Ces percées visent **d'abord à constituer la nouvelle croisée de Paris**, un axe ouest-est prolongeant la rue de Rivoli jusqu'à la rue Saint-Antoine, et un axe nord-sud, le boulevard Sébastopol, débouchant sur la place du Châtelet entre deux théâtres, se poursuivant dans la Cité (boulevard du palais) et sur la rive gauche (boulevard Saint-Michel).
 - **Rive droite, on réussit la reconstruction totale des Halles centrales**, avec de vastes pavillons de fer et de fonte imaginés par Victor Baltard. Le secteur est réuni aux quartiers avoisinants par d'autres percées ; en particulier la rue de Turbigo, complétant le très vieux carrefour de la pointe Saint-Eutache, mène à la place du Château-d'eau (actuelle place de la République) où deux casernes permettront, le cas échéant, de contenir les masses ouvrières du faubourg Saint-Antoine.
 - **L'île de la Cité est presque entièrement rasée** ; on dresse l'immense caserne de la gare municipale (actuelle préfecture de police) et le nouvel Hôtel-Dieu au bord du parvis Notre-Dame devenu démesuré.
 - Rive gauche enfin, la voie transversale qui manquait dans les quartiers proches de la Seine est dessinée : c'est le boulevard Saint-Germain.
 - *2. Le second réseau*
 - Le second souci d'Haussmann fut **d'aménager le système des « embarcadères » parisiens du chemin de fer et de relier les nouvelles gares aux grands axes de circulation**.
 - Tous les travaux, ainsi que l'aménagement des rues revêtues d'asphalte et bordées de trottoirs, sont financés par la Ville grâce à des subventions d'Etat, à des emprunts et à la vente de matériaux et de terrains non utilisés. La nouvelle procédure d'expropriation a seule permis des transformations d'une telle ampleur.
 - Parallèlement, le problème angoissant de l'eau, toujours insuffisante pour les parisiens, est résolu avec la captation de la Dhuis et de la Vanne par l'ingénieur Belgrand et le recours au puits artésien de Passy. Un réseau d'égouts, qui passe de 150 à 500 kilomètres, utilise le mouvement de la Bièvre et transporte les eaux usées dans la Seine, à Asnières.
 - Enfin les espaces verts atteignent 1800 hectares, grâce aux deux vastes parcs créés par Alphand à l'est et à l'ouest - Bois de Vincennes et Bois de Boulogne -, aux jardins et squares disséminés dans Paris.

- La ville connaît alors son dernier agrandissement ; en 1860, les communes ou parties de communes enfermées dans l'enceinte stratégique de Thiers sont annexées à Paris, divisé dès lors en 20 arrondissements (contre 12 auparavant) ; la population double de 1851 à 1871.
- ➔ Une explication sociologique (Mauss) : le tracé des rues est commandé par les grands axes de déplacement entre quartiers, notamment pour aller travailler. Les aménagements de la voirie ne résulteraient pas de décisions rationnelles des planificateurs, mais de la « pression démographique », de mouvements « spontanés » et « naturels », qui rendent la localisation d'une nouvelle rue et la date de son percement quasi inévitables. Il en va de même du prix des terrains sur lesquels ont lieu les expropriations, non objets d'administration mais de mouvements « spontanés ». Intuition du marché ? Aujourd'hui encore, les prix des terrains varient en fonction offre et demande qui se localisent sur des endroits précis, ex forte hausse des prix immobiliers à Paris ces dernières années car concentration des demandes sur cette ville. Mais analyse de Halbwachs un peu extrême. ➔ Mais montre en quoi le social façonne le spatial. Ancêtre de toute une série d'études qui considèrent la ville comme la projection, matérialisée sur le sol, de l'organisation sociale.
- Cette hausmanisation traduit aussi des changements profonds dans les modes de vie, cf. FICHE 1

➔ L'hausmanisation de Paris est donc étroitement liée à un état de la société, celui qui se caractérise par la montée en puissance de la bourgeoisie sous le second empire.

Aujourd'hui, les immeubles haussmaniens sont toujours présents, mais leurs habitants ont changé. Sont-ils pour autant devenus inadéquats au mode de vie d'aujourd'hui ? Non, d'une part parce que ces modes de vie ne sont pas fondamentalement différents de ce qu'ils étaient il y a un siècle. Beaucoup des traits de la vie « bourgeoise » de la fin du 19^{ème} siècle se perpétue aujourd'hui ; ils sont juste un peu plus généralisés et donc moins perçus comme « bourgeois » (mise en place d'espaces de vie privée...) D'autre part parce que les immeubles hausmanien et l'urbanisme hausmanien ont été réappropriés par leurs nouveaux habitants, c'est-à-dire qu'on les utilise différemment, en fonction des nouvelles façons de vivre. Exemple :

C. Des clivages sociaux qui rejaillissent sur les manières d'habiter : les Espagnols des beaux quartiers

, cf. FICHE 2

➔ on a donc bien une origine sociale des comportements (sociale, c'est-à-dire ici en termes de niveau social plus ou moins élevé), le tout dans un milieu architectural hérité du passé, réapproprié, et faisant un peu figure de décor.

II. Influence de la ville et de l'habitat sur la société

A. La société esquimaude selon Mauss

[pas trouvé source exacte à ce jour ; cité par Halbwachs dans *Morphologie sociale*]

Exemple : l'impact de la manière d'habiter des eskimos étudiés par Mauss sur leur comportement religieux : en été, les familles vivent isolées, chacune sous une tente ; il n'y a de religion que domestique, réduite à quelques rituels et interdits. En hiver au contraire, les familles vivent regroupées dans des grandes maisons communes, chacune ne disposant pour elle que d'un banc, voire d'une portion de banc. Jusqu'à 11 familles et près de 60 habitants

dans une seule maison. Les eskimos sont alors dans un état d'exaltation religieuses continue, shamanisme public et longue fête.

B. Le point de vue behavioriste et ses limites

- Hall, dans *La dimension cachée* (1971), souligne différences dans nos perceptions, qui posent des problèmes à l'urbaniste. CF. FICHE 3
- Dans certains passages de son ouvrage, il adopte un point de vue un peu différent, en affirmant que n'importe quelle personne, mise dans une certaine situation, va réagir de la même façon. C'est ce qu'on appelle le behaviorisme, qui donne de la personne une vision presque mécaniste. Ex, K. Lewin, *Field Theory in social sciences*, tente de formaliser le comportement sous forme d'équation {diapo}. Application par Hall à l'analyse des grands ensembles, cf. FICHE 4
- Mais ce qui gêne dans cette analyse c'est justement son côté mécaniste, qui considère les personnes un peu comme des machines et qui en fait simplifie considérablement les comportements puisqu'en fait il y a une multitude de facteurs à prendre en compte si on veut véritablement les expliquer.
- En outre, si on considère le point spécifique soulevé par Hall, la question de la densité, on peut facilement trouver des contre-exemples :
 - Roncayolo, p. 35-6 [CONSEILLER CE LIVRE EN GENERAL] → les densités sont fonctions des sociétés plus que l'inverse ; on peut très bien avoir des densités fortes ou la cohabitation se passe bien
 - Exemple banlieue / Goutte d'or : c'est plutôt la zone la plus densément peuplée où il y a le moins d'insécurité, ou les relations sont les plus urbaines entre les habitants, en raison de l'interconnaissance
- → donc on ne peut pas assigner à l'espace un pouvoir de détermination absolu, juste une influence, qui doit tenir compte des spécificités des sociétés en cause, cf. l'exemple de l'épaisseur des cloisons.

Néanmoins, force est de constater l'existence d'effets de lieu, ou effets de contexte, qui signalent l'existence d'une causalité du spatial sur le social

C. Les effets de lieu

Encore appelés « de contexte » ou « de territoire »

Le principe : la méthode des différences signalée dans RMS

D'un pt de vue méthodologique, l'idée est de recourir à des variations concomitantes : on garde la même population, on en fait varier que le lieu, même si la réalité oblige à faire varier beaucoup plus de choses que ne le voudrait une méthode rigoureuse.

On constate l'existence d' « effets de lieu », « de contexte », « de territoire »

- Ex : [Villechaise](#) (cf. FICHE 5)

Par ailleurs, on constate parfois un attachement des habitants à leur quartier quand celui-ci doit être rénové → ce quartier marque leurs modes de vie.

D. La rénovation d'un quartier, révélateur de modes de vie spécifiques.

Il les conditionne d'une certaine manière, en bien ou en mal ce n'est pas la question, mais il a influencé leurs modes de vie. Ex, Coing, *Rénovation urbaine et changement social* (dans la biblio), cf. FICHE 6.

→ alors, est-ce la société qui détermine la ville ou le contraire ? On ne peut répondre de manière aussi tranchée.

III. Interactions entre société et ville.

A. La ville comme fait social total.

Mauss, *Essai sur le don* (1^{ère} publication : *L'année sociologique* 1924).

- Décrit un système de don et de contre-don pratiqué dans plusieurs sociétés traditionnelles en Mélanésie, Polynésie et Amérique du Nord, et qui trouve particulièrement à s'accomplir lors de certaines cérémonies rituelles, le *potlatch*.
- Ce système ne peut pas être réduit à un échange économique fondé sur des catégories utilitaires. Le don correspond en fait à un système complexe de normes et de valeurs permettant de fonder et d'assurer les liens sociaux. La société est ainsi définie comme un tout dont on ne peut artificiellement découper des domaines qui seraient autonomes les uns par rapport aux autres : on ne peut avoir un système économique d'un côté, un système juridique de l'autre, des considérations esthétiques ailleurs, ... Tous ces ordres sont étroitement imbriqués. Le FST révèle cette imbrication. Il « met en branle la totalité de la société et de ses institutions ».
- Mener cette étude des faits sociaux totaux a, selon Mauss, un double avantage :
 - Un avantage de généralité : ces faits de fonctionnement général ont des chances d'être plus universels que les diverses institutions.
 - Un avantage de réalité : « Les historiens sentent et objectent à juste titre que les sociologues font trop d'abstractions et séparent trop les divers éléments des sociétés les uns des autres. Il faut faire comme eux : observer ce qui est donné. Or, **ce qui est donné, c'est Rome, c'est Athènes, (...) et non pas la prière ou le droit en soi.** »
 - → intérêt de l'étude de la ville en sociologie : elle est donnée directement, et elle reflète l'ensemble de la société ; elle contient les différentes dimensions que Mauss attribue au FST : dimensions économiques (la répartition des groupes sur le sol selon leur pouvoir d'achat), jur (la ville comme polis, comme cité, comme capitale, la ville des marchands décrite par Weber comme prenant son indépendance vis-à-vis des princes), esthétique (on construit les villes conformément à ce qu'on croit être beau, ou bien ; l'urbanisme est inséparable de la question esthétique), morphologique (c'est dans ce sens même que Durkheim considérait la ville : une manière de faire devenue manière d'être).

B. C'est pourquoi les relations entre ville et habitat d'une part, société d'autre part, sont circulaires.

- En effet, en présence de FST, on a du mal à parler encore de causalité, surtout univoque : les différents éléments tiennent ensemble, on ne sait pas si c'est l'économie qui a déterminé le jur ou l'inverse.
- De même, pour la ville, on ne sait pas si c'est l'espace qui a déterminé le social ou l'inverse. Il vaut mieux parler d'adéquation entre eux, de renforcement d'une configuration spatiale par une configuration sociale et réciproquement.
 - Ex 1 : Coing supra : la rénovation urbaine n'est pas la cause du changement mais son accélérateur
 - Ex 2 : Chamboredon et Lemaire 1970, qui peut être interprété de 2 façons différentes :
 - Incapacité des lieux à dépasser les clivages sociaux (projet initial : créer un lieu qui permettrait de dépasser les antagonismes de classes ; mais échec, car distance sociale

entre les gens : pas mêmes trajectoires (début / fin carrière résidentielle ; le bruit comme révélateur des tensions) → l'effet de lieu n'existe pas

- Renforcement de la différenciation sociale par les grands ensembles, qui exacerbent les clivages et provoquent des réactions à la promiscuité → il y a bien un effet de lieu.

Séance n°2 (13/11/03) : les durkheimiens et la question des relations entre ville et société.

Introduction

I. Influence de la société sur la ville et sur l'habitat

- A. Halbwachs et la topographie légendaire des Evangiles en terre sainte
- B. L'haussmannisation de Paris, commandée par une demande sociale ?
- C. Des clivages sociaux qui rejaillissent sur les manières d'habiter : les Espagnols des beaux quartiers

II. Influence de la ville et de l'habitat sur la société

- A. La société esquimaude selon Mauss
- B. Le point de vue behavioriste et ses limites
- C. Les effets de lieu
- D. La rénovation d'un quartier, révélateur de modes de vie spécifiques.

III. Interactions entre société et ville.

- A. La ville comme fait social total.
- B. C'est pourquoi les relations entre ville et habitat d'une part, société d'autre part, sont circulaires.